

nous allons noter ici quelques uns de ces airs nationaux, qui lui donneront une idée de l'état de la musique chez ce peuple, et qui l'aideront sans doute à avoir la mesure de sa civilisation.

Edmond COMBES, Maurice TAMISIER.

NOTICE sur les îles de Lancerotte et Fortaventure,
par M. S. Berthelot.

(Fragment de l'Histoire naturelle des îles Canaries.)

Dans les différentes lectures que j'ai eu l'honneur de faire à la Société de géographie, et qu'elle a daigné écouter avec tant de bienveillance, j'ai décrit successivement plusieurs îles du groupe des Canaries : je vais l'entretenir cette fois de mes observations sur Lancerotte et Fortaventure.

Durant le séjour que je fis dans la première de ces deux îles avec M. Webb, mon compagnon de voyage et collaborateur, nous nous proposâmes d'étudier plus particulièrement les districts envahis par la grande éruption de 1730.

Un système de montagne, de 32 milles d'étendue du N.-O. au S.-O., a été démantelé par les révolutions physiques qui bouleversèrent cette malheureuse contrée à une époque antérieure. On n'aperçoit plus aujourd'hui que quelques fragments détachés de l'ancienne chaîne ; mais, malgré la débâcle, on peut encore reconnaître la direction que dûrent suivre les montagnes primitives. En effet, une suite de mamelons et de pics, disposés sur plusieurs lignes parallèles, indiquent cet enchainement. La montagne *del Fuego*

atteint 1471 pieds de hauteur absolue, et s'élève au milieu de l'enceinte volcanisée. Quelque chose d'analogue avait déjà été observé par M. de Humboldt sur la croupe des Andes. A Lancerotte, les lignes de volcanisation semblent se rattacher, d'une part aux deux grands embranchements des montagnes de Famara, dont elles suivent la direction, et de l'autre aux principaux caps qui accidentent la côte. De ce premier examen, on peut déduire les probabilités suivantes :

1° La débâcle qui a isolé la chaîne de Famara et rompu la ligne de continuité, fut le résultat de différentes éruptions. L'action volcanique paraît s'être prolongée le long d'une crevasse qui s'ouvrit du N.-O. au S.-O., dans le sens du grand axe de l'île, c'est-à-dire d'après la direction du système orographique.

2° Les basaltes, disséminés parmi les produits d'éruptions modernes, sont évidemment les fragments du système démantelé. Ces roches éparses, dont quelques unes surgissent encore, comme de grandes ruines, au milieu de champs de lave, frappèrent aussi l'attention de M. de Buch qui leur attribua la même origine.

3° Les phénomènes qui se sont manifestés de nos jours prouvent que la tourmente géologique a eu plusieurs époques de réaction, et que ses effets se sont toujours reproduits en suivant la direction primitive. En outre, l'activité permanente des foyers volcaniques sur divers points doit faire craindre que l'île n'éprouve encore de nouvelles révolutions.

Donnons une analyse des phénomènes observés et décrits par le curé Cuberto, pendant les éruptions de 1730.

Le 1^{er} septembre, on vit tout à-coup la terre s'ouvrir avec fracas dans les environs de *la Jeria*, et un volcan des plus terribles envahir tout ce district.

Quelques jours après, d'autres gouffres se formèrent à l'orient de *Montana del Fuego* sur la ligne des anciens cônes d'éruption. Le 18 octobre, le sol se crevassa de nouveau dans trois endroits différents, mais toujours dans la même direction. Les scories qui s'accumulèrent autour des cratères produisirent des mamelons de plus de 300 pieds de haut; des torrents de matières incandescentes détruisirent le bourg de *Santa-Cathalina* et ravagèrent son terroir. Les vapeurs délétères qu'exhalaient les volcans en activité asphyxièrent le bétail : dans toute la contrée, les chameaux, les chèvres, les brebis et les autres animaux domestiques furent frappés de mort presque en même temps. L'année suivante, de nouvelles éruptions incendièrent les villages de *Rodeos* et de *Tingafa*; des montagnés s'affaissèrent et d'autres surgirent au milieu des convulsions du sol. Le calme se rétablit ensuite, et les malheureux habitants espéraient enfin un terme à cet épouvantable désastre, lorsque, le 4 juin, trois cratères s'ouvrirent à la fois dans le cercle de l'ancien foyer. L'île parut s'ébranler jusque dans ses fondements, et les districts volcanisés furent entièrement bouleversés. Le 25 décembre, à la suite d'une secousse plus violente que toutes celles qu'on avait ressenties jusqu'alors, un courant de lave, qui se précipita d'abord sur le bourg de *Jaretas*, se répandit jusqu'aux environs de *la Yaisa* et anéantit tout ce qu'il rencontra sur son passage. Il est à remarquer que ces divers phénomènes se manifestèrent constamment du N.-E. au S.-O, comme si l'île avait été fracturée dans ce sens. Les populations, perdant alors tout espoir, abandonnèrent une contrée qu'elles craignaient de voir s'engloutir à chaque instant, et se réfugièrent en masse à

la Grande Canarie. Pendant cinq années consécutives les volcans continuèrent leurs ravages, et ne se calmèrent entièrement qu'en 1736. Leur action s'était étendue à plusieurs reprises sur la ligne des premières éruptions; des torrents de matières brûlantes avaient dévasté la belle vallée de *Tomara*, englouti huit villages dont les noms ne se retrouvent plus que sur les anciennes cartes; la terre s'était recouverte de scories et de cendres sur un espace occupé par quatorze hameaux. Ainsi, le tiers de Lancerotte avait été détruit; des fleuves de feu avaient formé un immense lac de lave, d'où s'élevaient de proche en proche des groupes de montagne comme autant d'archipels. La fournaise souterraine avait débordé par ses soupiraux : tantôt liquide et bouillante, la lave, en se précipitant par cataractes, avait entraîné au loin des rochers calcinés, et s'était amoncelée sur le rivage, où de noirs promontoirs signalent encore le terme de sa course; tantôt compacte et plus lente dans sa marche, elle avait coulé comme un limon épais, poussant devant elle de grandes masses, s'agglomérant au pied d'un obstacle pour l'envahir, se détournant de ceux qu'elle ne pouvait surmonter, suivant toutes les inflexions du sol, se moulant sur toutes les formes. On la voit encore aujourd'hui telle qu'elle est restée après son refroidissement. Le courant devastateur s'étend ici sur une vaste plaine; là, il franchit un défilé entre deux collines pour venir déboucher sur cette partie de la côte qui a conservé le nom de Plage Brûlée (*Playa quemada*); plus haut, il cerne tout le district de *San Bartholomé*, force le passage entre les ruines de *Zonzamas* et le village de *Tahiché*, menace *Arrecife*, et vient se perdre près du port de *Naos*. A l'occident, il

envahit le petit golfe de *Janubio*, îsole *Montaña del Fuego*, et se répand sur un espace de plus dix milles géographiques, portant avec lui l'incendie et la désolation.

Nous avons parcouru cette région volcanique; nous avons gravi sur tous les sommets qui la dominent, et dont plusieurs fument encore. L'imagination s'épouvante en présence de ce grand désastre; c'est un spectacle imposant et sublime; il serait peut-être difficile d'en trouver un plus extraordinaire dans les autres parties du globe. Aussi l'île de Lancerotte offre un beau champ d'observations aux géologues, et les savantes considérations de M. de Buch en sont une preuve convaincante. Mais notre illustre devancier n'a pu visiter que quelques lambeaux de ce vaste système volcanique: malgré ses explorations et les nôtres, il reste encore de grands espaces à parcourir et bien des études à faire.

Cette action puissante qui, en 1730, réagit avec tant de violence pendant sept années, a eu par conséquent ses temps d'arrêts et ses retours; mais aujourd'hui, plus lente et moins active dans ses effets, elle paraît avoir atteint l'époque de ses dernières révolutions.

En 1824, trois éruptions vinrent encore désoler le pays; la première eut lieu au centre de l'île, les deux autres percèrent la grande nappe de lave de 1730; plusieurs cratères vomirent des torrents enflammés qui allèrent se perdre dans la mer. Ces phénomènes présentèrent la même régularité dans leur marche du nord au sud, et se manifestèrent à plusieurs reprises pendant trois mois.

Les volcans de Lancerotte couvent peut-être d'autres

incendies dans leurs cavités souterraines ; et après des intermittences plus ou moins longues, ils se feront jour de nouveau au travers de ce sol tourmenté.

Toutefois, après de si grands désastres, les immenses amas de matières volcaniques qui ont couvert le pays lui ont procuré des avantages inattendus. La nature du sol a été changée sur une partie de sa surface, et l'agriculture en a fait son profit. La vigne prospère maintenant dans tous les districts où une forte couche de scories est venue favoriser son développement ; le maïs a prévalu dans les champs envahis par les rapilles et les cendres. La culture de la glaciola a réparé aussi bien des pertes ; on a semé cette plante le long du littoral et dans les terrains volcanisés susceptibles de labours. Tous les ans, plus de 46,000 quintaux de soude naturelle sont exportés en Angleterre.

Si l'on excepte les vallées de la côte orientale, où la couche de terre végétale a facilité la croissance des arbres fruitiers, il faut convenir que la campagne de Lancerotte est loin de présenter l'aspect séduisant des beaux sites de *la Vega* et de *l'Orotava*. Ici, la végétation, toujours masquée par des cônes d'éruption qui portent encore tous les caractères de leur origine, cachée dans les cratères fertilisés, ou encaissée entre deux torrents de lave, ne se montre que par lambeaux. Lorsque du sommet d'une colline on promène la vue sur les champs des alentours, on est surpris d'apercevoir les vignes enfouies dans de petits espaces circulaires qu'on a pris soin de déblayer. Des rameaux vigoureux rampent sur la terre et tapissent ces cratères artificiels ; mais, au niveau de la plaine, toute cette végétation disparaît ; on ne découvre plus alors devant

soi que les noires ondulations du sol, et rien ne vient rompre la monotonie de ce triste paysage. Les figuiers et les autres arbres qu'on a plantés dans quelques cantons s'élèvent à peine sur cette campagne sans verdure; il a fallu leur creuser des fossés à travers la couche de lave pour leur procurer un terrain plus propice. Les bords de ces espèces de puits, qui garantissent les arbres contre les vents et les ardeurs du soleil, sont relevés par des murs; une ouverture latérale donne entrée dans l'enceinte. Ces fossés, que nous rencontrions de loin en loin durant nos pénibles caravanes, sont situées ordinairement dans le voisinage des fermes, et l'on a pratiqué des citernes dans leurs environs. Là seulement, nous trouvions la fraîcheur et l'ombre; mais que de détours et combien d'obstacles ne fallait-il pas franchir avant d'arriver à ces oasis!

Durant notre séjour dans l'île, nous résidâmes pendant quelque temps à *Arrecise*. Malgré la suprématie qu'exerce cette ville maritime par sa position et la prospérité de son commerce, elle est soumise à la juridiction de *Teguize* qui commande tous les bourgs du centre. *Teguize*, où les seigneurs de *Lancerotte* avaient jadis leur palais, s'enorgueillit de son titre de capitale et de ses privilèges; mais les riches marchands d'*Arrecise* se rient de ces avantages: l'aristocratie des piastres a effacé l'ancienne noblesse, et les habitants de la cité, dont les ancêtres guerroyeurs s'étaient enrichis des dépouilles des Maures sous les *Herrera* et les *Peraza*, sont devenus tributaires des négociants du port.

Le bourg de *Haría* est le chef-lieu des villages compris dans les vallées du Nord Est; *Yaisá* commande à ceux de la partie occidentale; sa juri-

diction embrasse le district que Béthancourt occupa d'abord à l'époque de la conquête. On voit encore dans les environs de *Femes* la chapelle de Saint-Martial de Rubicon; construite par les Normands en 1405, et qui fut, dans les premiers temps, le siège de l'évêché des Canaries. Dans le village de la *Vegeta* habitent encore quelques descendants des conquérants; on les désigne dans le pays sous le nom de *Mulatos*. Ce singulier sobriquet leur a été appliqué probablement à cause de l'alliance que leurs pères contractèrent avec les femmes aborigènes. Un individu de l'ancienne famille de Béthancourt, que nous eûmes occasion de voir, avait en effet le teint plus basané que ses compatriotes. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, d'une taille élevée et bien prise; ses formes musculaires étaient très prononcées, son visage régulier, le nez aquilin; ses cheveux frisés avaient été blonds dans sa jeunesse; l'expression de la physionomie marquait en général la hardiesse et la détermination, le regard semblait indiquer la pénétration et la ruse; on y retrouvait quelque chose de l'audace normande et de l'astuce africaine; il y avait évidemment mélange des deux natures, et l'ensemble offrait un bon type de la race caucasienne.

Nous quittâmes Lancerotte pour nous rendre à Fortaventure; que nous désirions explorer; un bateau caboteur nous conduisit à *Puerto Cabras*, d'où nous nous mîmes en marche pour commencer nos excursions. Les plaines de la partie orientale de l'île n'ont rien de bien attrayant; ce sont de vrais *Saharas*, et l'on pourrait se croire dans les déserts de l'Afrique en traversant les *illanos* de *Triquibijate*. Notre première expédition ne fut pas heureuse; nous étions alors en

juillet; on nous conseillait de voyager de nuit pour éviter la chaleur; malheureusement cet usage ne pouvait convenir à des naturalistes, et nous partîmes au lever du soleil en nous dirigeant sur *Tiguitar*. Mais le vent du sud se mit à souffler, et rendit bientôt la température insupportable: vers quatre heures du soir, le thermomètre marquait encore 35° c. Le pays ne nous offrait ni abri, ni ressources, et notre chameau, quoique accoutumé à de longs jeûnes, commençait à s'impatienter. Forcés de rebrousser chemin, nous revînmes coucher à *Antigua*. A quelques jours de là, nous franchissions le rameau de collines de *Manitaga* pour descendre dans les vallées de la bande de l'Ouest. Parvenus au fond d'une gorge, nous découvrîmes la petite ville de *Betancuria*, ainsi nommée de Jean de Béthancourt, son fondateur. Qu'on juge de notre surprise! Nous n'avions traversé jusqu'alors que des hameaux de la plus chétive apparence, et nous nous trouvions tout à-coup au milieu d'une ville gothique. Ce n'étaient plus des granges et des chaumières jetées çà et là autour d'un modeste presbytère, mais des maisons alignées, la plupart en pierre de taille, avec les portes et les fenêtres en ogive; frises, corniches, dentelures et mascarons, rien n'y manquait. En pénétrant dans une rue étroite, nous arrivâmes au couvent de Saint-François, bâti en 1455 par Diego de Herrera, seigneur de Fortaventure et de Lancerotte. Non loin de ce monastère, remarquable par sa solidité, s'élève la paroisse de Notre-Dame de Béthancourie, qu'on restaura après l'invasion de 1539, lorsque les pirates maroquins, commandés par le Maure Xaban Arraez, saccagèrent la ville et incendièrent les principaux édifices. La nouvelle église a été construite sur les ruines

de l'ancienne chapelle, dont Jean-le-Masson donna le plan et dirigea les travaux en 1410. L'ordonnance de messire Béthancourt est très explicite : *J'entends*, disait-il, *que l'église de Fortaventure soit faite telle que Jean-le-Masson, mon compère, édifiera ; car je lui ai conté et dit comme je veux l'avoir*. Ainsi, tout nous reportait au xv^e siècle ; au milieu d'une vallée solitaire, à vingt lieues des côtes occidentales du grand Sahara, nous parcourions une ville construite par des Français, et qui s'était conservée dans son état primitif après plus de quatre cents ans. Cet isolement a beaucoup influé sur les mœurs des habitants de Betancuria ; leur physiologie est encore empreinte du type originaire ; on trouve chez eux toutes les habitudes du bon vieux temps, et quelques unes de ces vieilles coutumes de Normandie que Béthancourt y avait établies. La civilisation du moyen âge, importée dans ce recoin de l'Atlantique, n'a fait que changer de langage et d'habit. Les descendants des conquérants ont tout copié de leurs ancêtres. Un costume pittoresque retrace encore l'armure des gens de guerre ; le gilet plastronné est un représentant de la cuirasse : les guêtres de laine imitent les jambars ; le bonnet à double visière rappelle le casque ou l'armet ; ils portent un long bâton ferré, auquel ils ont conservé le nom de lance, de sorte qu'à une certaine distance, lorsqu'un homme ainsi vêtu se dessine dans l'ombre, ou bien apparaît au loin dans la plaine, on le prendrait pour un guerrier armé de pied en cap.

Nous laissâmes Betancuria pour nous acheminer vers *Rio Palma*, ou ruisseau de Palmes, comme l'appellèrent les chapelains du conquérant. Nous avons avec nous l'ouvrage de ces historiens, et pûmes apprécier

toute la vérité de leurs descriptions. Celle qu'ils ont donnée de cet endroit est des plus exactes : « *Quant on est outre, écrivaient-ils en 1402, on trouve le val bel et honny, et y peut bien avoir huit cents palmiers qui ombrent la vallée, et les ruisseaux des fontaines qui courent parmy, et sont par troupeaux aussi longs que mats de nef, de plus de vingt brasses de hault, si verds et si feuillus, et tant chargés de dattes que c'est une moult belle chose à regarder.* » On écrit mieux aujourd'hui, mais l'on n'est pas plus vrai.

A notre retour à *Puerto Cabras*, nous nous embarquâmes pour *Canaria*. Ce fut à bord d'un brigantin du pays que nous fîmes cette traversée. Ces grandes barques sont dépourvues de tout; le matériel de l'armement se réduit aux choses les plus indispensables; la plupart n'ont pas d'habitacle; le patron se pourvoit d'une méchante boussole pour la forme, et la tient renfermée dans un des coffres de sa cabane. La nuit, le timonier se guide sur les astres, et ce n'est guère que par un temps couvert qu'il envoie consulter l'instrument délaissé. Les agrès du navire sont ordinairement dans l'état le plus pitoyable, et pourtant, en dépit de cet abandon, l'équipage est toujours prompt à la manœuvre, et sait, dans l'occasion, se créer des ressources inattendues. Ces hommes de mer ont l'instinct du métier; une pratique consommée leur fait prévoir d'avance toutes les chances de la navigation; aussi leur sécurité va jusqu'à l'insouciance.

« *Nous avons dépassé la pointe de Teneffe, disait le patron de la barque; la tour de Gando est là devant nous, sous ce gros nuage noir; à six heures du matin nous mouillerons au port de la Luz.* » Et nous arrivâmes en effet à l'heure indiquée. Pourtant, lorsqu'il nous par-

lait ainsi la nuit était des plus sombres, et l'horizon n'avait rien de rassurant. Nous étions partis de Fortaventure avec un chargement de bestiaux qu'il était difficile de contenir ; on parvint toutefois à s'assurer de quatre chameaux, accroupis à l'avant, et qu'on brida à force d'amarres. Ces pauvres bêtes reçurent sur leur dos toute la bourrasque. Le vent, qui nous avait assaillis en doublant le promontoire de *Handia*, devint une tempête à mesure que nous cessâmes d'être abrités par la terre. Nous courions à sec de voiles. La boussole gisait à son poste accoutumé dans un recoin du bâtiment, et ne fut consultée qu'une fois, après un coup de mer qui faillit nous balayer tous. Un matelot quitta le pont un instant pour faire son observation à la lueur d'un cigare, et certifia qu'on ne s'était pas écarté de la route : « *Nous allons bien !* » cria-t-il au pilote. Cet avertissement suffit jusqu'au jour.
